

constitution de ses collections et de leur sauvegarde, depuis le XVIème s. jusqu'à nos jours.

La première de ces sections, riche de neuf chapitres, traite d'abord, sous la direction de Marie-Thérèse Raepset-Charlier, des phases successives de la fondation coloniale, depuis la fin du II ème s. av. J.-C. jusqu'au règne de Claude, ainsi que de ses institutions municipales. Elle pose en termes renouvelés des problèmes importants comme celui de savoir si la ville est devenue tout de suite capitale provinciale ou si elle est restée un certain temps sous la tutelle de l'Hispanie à l'ouest et de la Cisalpine à l'est, et exploite les découvertes et recherches les plus récentes, comme la loi d'Urso dont les prescriptions permettent de combler en grande partie la disparition de la loi municipale de Narbonne. Les ressources de l'épigraphie sont évidemment mises à contribution, avec une particulière efficacité pour les institutions et les magistrats. Les études de Paul Simelon sur les *praefecti fabrum*, de John Scheid sur les sacerdoce et de ces deux auteurs sur le panthéon narbonnais présentent de ces questions complexes des mises au point remarquables dont l'importance et la précision dépassent largement le cadre local ou même régional. On note avec satisfaction que le grand temple découvert sur la butte des Moulinassès n'est plus automatiquement attribué, comme le voulait une tradition tenace, à un capitole, et que ses vestiges sont enfin datés pour l'essentiel de l'époque augustéenne et non plus antonine. L'analyse topographique, conduite sur les limites de la cité par Marie Moisand, avec une attention particulière à la répartition des milliaires, et un encadré suggestif sur celui de Treilles, la plus ancienne inscription du territoire, est suivie d'une présentation détaillée de l'urbanisme narbonnais à partir des inscriptions, rédigée par Sandrine Agusta-Boularot; celles-ci sont très prolixes sur les lieux de culte, même s'il reste difficile de les localiser tous, mais n'apportent aucun indice sur la présence de certains monuments comme le théâtre, attesté par une seule mention, due à Sidoine Apollinaire. Marie-Pierre Jezégou et Corinne Sanchez développent ensuite une réflexion novatrice concernant les aménagements portuaires et le commerce de la ville, qui inclut une recherche sur les bassins, les entrepôts, les conditions de navigabilité et les épaves retrouvées sur place. La section se termine par un ample chapitre consacré à la société, qui s'interroge sur les strates plébéennes et leurs catégories socio-professionnelles, boutiquiers, artisans, médecins, et leurs

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé *Inscriptions latines de Narbonnaise. IX. I. Narbonne*, CNRS éditions, Paris 2021, 928 p., nombreuses illustrations dans le texte. Dirigé par Sandrine Agusta-Boularot et Cyril Courrier, ce XLIV ème Supplément à *Gallia* est le premier d'un ensemble de deux volumes consacrés aux inscriptions de la capitale de la Gaule Narbonnaise. Fruit du long travail d'une équipe d'épigraphistes, d'historiens et d'archéologues, initialement placée sous l'égide de deux maîtres en la matière, Jacques Gascou, prématûrement disparu, à la mémoire duquel le livre est dédié, et Michel Christol, il rassemble vingt-et-un auteurs, et présente, avant le catalogue détaillé des 282 inscriptions, une ample série de chapitres historiques et méthodologiques qui constituent, sur près de 260 pages, une actualisation magistrale des connaissances relatives à la colonie de *Narbo Martius*, depuis sa création jusqu'à la fin du Haut-Empire, ainsi qu'aux modalités de la

relations avec les pouvoirs publics et l'espace civique. Au total la Narbonne du Haut-Empire apparaît comme une ville active et prospère, où les grandes fortunes foncières sont faiblement représentées. Un encadré prosopographique de Paul Simelon complète et corrige, à partir des travaux de A.Chastagnol et de M. Dondin-Payre essentiellement, ce qu'on peut savoir, par exemple, des modalités de l'acquisition de la citoyenneté romaine de la part des pérégrins.

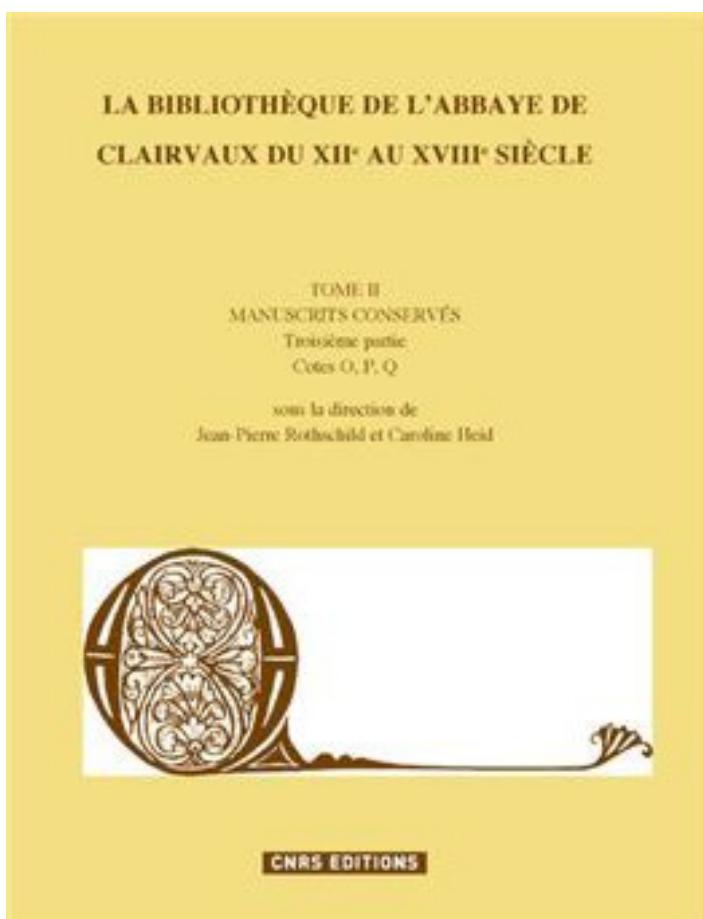
La seconde section, qui concerne, nous l'avons dit, l'histoire de la constitution et de l'étude des collections narbonnaises, s'ouvre par un rappel très documenté de la richesse des nécropoles, sous la plume de Sandrine Agusta-Boulard, le corpus funéraire constituant, à Narbonne plus encore qu'ailleurs, la part prépondérante des vestiges inscrits. Ce chapitre examine également la typologie des supports et les formulaires des épitaphes. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que l'histoire de l'épigraphie soit intimement liée à celle de ses remparts dans une ville qui, dès la fin du XV ème s., date de son entrée dans le domaine royal, devient une puissante place forte. Ces remparts, construits à la hâte, font en effet un grand usage des pierres tombales et des blocs provenant des monuments funéraires. La tradition antiquaire et les recueils d'inscriptions du XVI ème au XVIII ème s. sont ainsi analysés par Cyril Courrier, qui reprend la lecture des manuscrits locaux les plus anciens et suit avec une précision confondante à travers les travaux du chanoine Rainouard, de l'ingénieur Garrigues et du cercle des frères Lafont l'émergence d'une conscience patrimoniale et d'une discipline épigraphique digne de ce nom. La collection lapidaire prend son essor au cours du XIXème s., Narbonne devenant, en 1833, l'une des premières villes françaises à se doter, avant même la création d'une administration d'Etat spécifique, la Commission des Monuments historiques, d'une Commission archéologique, dont Paul Tournai, pharmacien de formation, devient le secrétaire ; doté d'une curiosité insatiable, il va y jouer un rôle prépondérant. Avec le démantèlement de l'enceinte (souvent, malheureusement, avec le recours à des explosifs) de 1868 à 1884, se pose rapidement le problème de la conservation et de la sauvegarde des remplois antiques. C'est Tournai qui obtient du Ministère de la guerre l'autorisation de les entreposer temporairement dans l'église désaffectée de Notre-Dame de Lamourguier, qui appartenait à l'armée. Après diverses vicissitudes, l'ensemble de l'espace ecclésial allait finalement être entièrement occupé par les blocs, entassés dans un désordre piranésien, qui en rendait l'étude non seulement difficile mais périlleuse. Heureusement, l'ouverture toute récente du Musée « Narbo Via » a donné à cet ensemble unique une structure et un espace dignes de cette extraordinaire collection. Il est un peu dommage que, pour des raisons sans doute de calendrier, aucune description ne soit donnée à la fin de ce chapitre de l'impressionnant dispositif mis en place désormais pour sa mise en valeur et son exploitation.

Le catalogue des inscriptions, qui occupe la majeure partie de ce premier volume, ne retient en fait, parmi les quelque 1100 épigraphes de la ville et de son territoire, que celles qui contiennent le plus grand nombre d'informations. On ne regrette pas ce choix anthologique quand on observe le soin avec lequel sont publiés ces textes, inscriptions religieuses, dédicaces impériales, hommages ou épitaphes à des sénateurs et des chevaliers, des magistrats, des sévirs augustaux, des artisans ou des négociants de toutes sortes, qui dressent un tableau extraordinairement vivant de la société et dont les enseignements dépassent généralement le cadre régional. D'autant que les principes retenus pour leur présentation ne laissent dans l'ombre aucune des circonstances de leur découverte et détaillent avec le plus grand soin les aspects de leur support, de leur *ordinatio*, de leur gravure, avec toute la bibliographie disponible, et, pour les plus importants d'entre eux, un apparat critique qui donne à voir les variantes successives de leurs lectures et de leurs restitutions, ainsi qu'un dossier comparatif, sans parler de la qualité des illustrations, transcriptions et traductions qui accompagnent chacun d'eux. Le lecteur le plus exigeant ne peut être que comblé par l'exhaustivité et la profondeur de ces analyses.

Nous ne saurions mentionner ici, au risque de ne pas rendre compte de l'infinie variété des pièces étudiées, que quelques-unes des inscriptions les plus remarquables, comme la loi concernant le flaminat impérial, présentée par John Scheid, qui constitue un témoignage institutionnel unique, souvent invoqué, mais plus rarement examiné comme ici dans ses multiples aspects (n° 1). Ce texte fondamental énumère en trente lignes les fonctions, droits et devoirs du prêtre chargé d'organiser le culte provincial, à partir de prescriptions évidemment dictées par le pouvoir. Citons aussi le piédestal de *Julia Natalis* (n° 2), qui décrit un monument comprenant un « tétrastyle », consacré à Apollon

Auguste et aux *numina* des empereurs (Marie-Thérèse Raepset Charlier), la dédicace, copie antonine d'un *votum* daté des années 11-13 apr. J.-C., d'un autel au *numen Augusti* par la plèbe de Narbonne (n° 28, Sylvia Estienne) qui pose en termes ethniques et sociologiques la question de la signification institutionnelle de la *plebs* et de sa composition, l'autel à la Paix Auguste (n° 29, Sandrine Agusta-Boularot), qui appartient à la série des monuments d'Arles et de Tarragone, mais apparaît quelque peu plus tardif. D'une manière générale, ces inscriptions et beaucoup d'autres, en particulier celles qui concernent les sévirs augustaux, constituent un ensemble incontournable pour toute étude du culte impérial, comme l'avait déjà bien vu Duncan Fishwick. Mais les autres épitaphes ou inscriptions honorifiques qui mentionnent des magistrats, tel le n° 69 (Nicolas Tran) qui fait état d'une répartition étonnamment efficace de l'affichage dans l'espace civique, des esclaves impériaux, des soldats, ainsi que les métiers les plus divers, du cabaretier (comme cet aubergiste à l'enseigne du Coq Gaulois, *hospitalis a Gallo gallinacio* du n° 112, Maria Luisa Bonsangue), au médecin ou aux gladiateurs, etc. ne sont pas moins passionnantes, leur exégèse, due aux meilleurs spécialistes, renouvelant souvent la conception qu'on avait jusqu'ici du personnage et de sa fonction.

Si l'on ajoute que plus de soixante pages d'index et de tables de concordances complètent l'ouvrage et en facilitent la consultation, quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde, il est aisément de comprendre que ce premier recueil des inscriptions de Narbonne constituera désormais un instrument de travail indispensable à quiconque entend mieux connaître l'Occident latin pendant les premiers siècles de l'Empire. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, en hommage des auteurs, du directeur de l'IRHT et de l'éditeur, l'ouvrage intitulé : *La bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux du XII^e au XVIII^e siècle*, tome II : *Manuscrits conservés*, Troisième partie : *Cotes O, P, Q*, sous la direction de Jean-Pierre ROTHSCHILD et Caroline HEID, Paris, CNRS Editions, 2021 (Collection « Documents, Etudes et Répertoires publiés par l'IRHT », vol. 91).

La Bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux est réputée pour la richesse de son fonds de manuscrits constitué à l'époque médiévale, dont le catalogue de Pierre de Virey établi en 1472 donne un éloquent témoignage. Cette richesse a son revers pour qui entreprend d'en faire la description, sur la base du croisement entre les listes de l'inventaire du bibliothécaire et la consultation des manuscrits conservés et identifiés, dépassant le millier

d'exemplaires. C'est un travail dévoreur de temps et il faut la ténacité des chercheurs et ingénieurs de l'Institut de recherche et d'histoire des textes pour mener sans se décourager pareille opération de catalogage systématique. Une fois édités les anciens catalogues qui constituent le tome I de la série (André Vernet et collaborateurs, 1979), le programme de l'examen de tous les recueils manuscrits encore accessibles (à Troyes, mais aussi à Paris, Montpellier ou Florence) a exigé un travail collectif de longue haleine. Le premier résultat tangible en a été, en 1997, la publication d'un premier volume de notices, concernant 610 manuscrits, sous la direction de Jean-Paul Bouhot et Jean-François Genest (tome II, première partie : manuscrits bibliques, patristiques et théologiques). Divers contrebemps, dont le plus lourd a résulté des réductions de personnel au sein du laboratoire, impliquant à terme le glissement du projet de la section de codicologie à la section latine, expliquent le long laps de temps qui s'est écoulé avant que ne paraisse en 2021 le deuxième volume de notices. Préparé sous la direction attentive et exigeante de deux éminents spécialistes de l'étude des manuscrits, Jean-Pierre Rothschild et Caroline Heid, et réalisé grâce aux contributions d'une vingtaine de chercheurs, tandis qu'une douzaine d'autres étaient consultés plus ponctuellement, il compte 502 pages, densément remplies, après une introduction remarquablement synthétique, des descriptions minutieuses de 142 manuscrits (p. 35-426) suivies de six index indispensables à la consultation de cet outil de travail exceptionnel (index des manuscrits décrits et cités ; des auteurs et des œuvres ; hagiographique ; des *initia* ; des noms de personnes et de lieux ; des *ex-libris*).

Suivant l'ordre de classement thématique du catalogue de Pierre de Virey, la publication précédente incluait les cotes de A à une partie de L. Afin de répartir de manière équitable dans la suite du tome II le reste des manuscrits, dont les cotes puisent dans l'autre moitié de l'alphabet (de la fin de L à V),

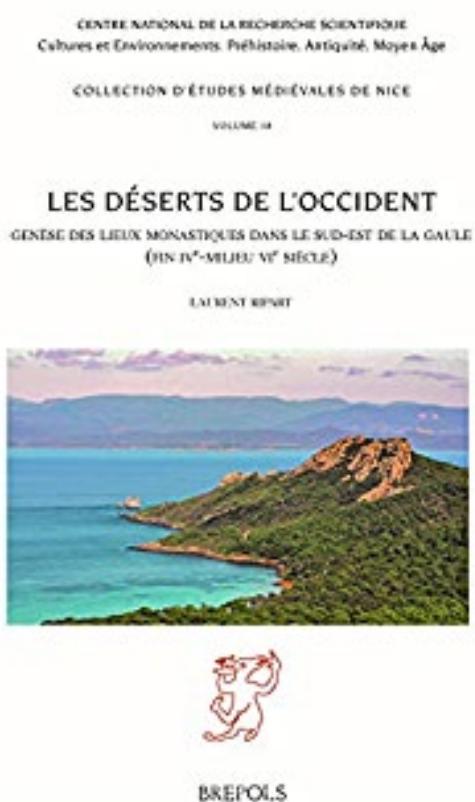
et d'ajuster le calendrier des publications à l'avancement effectif du travail, le choix a été fait de repousser à la fin de l'entreprise la publication des notices des manuscrits dont les cotes vont de la fin de L à N, soit 139 manuscrits (tome II, deuxième partie), et de prévoir dans le même volume une étude couronnant l'ensemble du travail. Les 377 manuscrits restants doivent être distribués en trois tomes qui permettront de rester dans les limites raisonnables des catalogues de manuscrits actuels (entre 100 et 200 notices). Le tome II, troisième partie, qui vient de sortir des presses, inclut donc les cotes O, P et début de Q(1-55), et trouve son unité thématique dans la dominante des ouvrages de pastorale, majoritairement constitués de sermons et d'instruments de travail pour la prédication et la confession. Mais on y trouve aussi des textes de théologie scolaire, de dévotion, d'histoire sainte (élargie à l'histoire des croisades), d'histoire profane et d'hagiographie. Souvent, ces manuscrits semblent aussi adaptés à la méditation personnelle, en particulier quand il s'agit de florilèges et autres recueils de tonalité spirituelle. Une autre caractéristique commune est la présence, dans la plupart d'entre eux, de notes et de textes brefs que les descriptions signalent ici beaucoup plus systématiquement que cela n'a été fait auparavant. Certains recueils composites sont si riches que leur description peut exiger plus de dix pages (13 pages pour le ms. P87 = Troyes 1890, si intéressant qu'il a été confié dès que possible à une étudiante de master qui en étudie les *exempla*, souvent historiques et inédits). Quelquefois, l'observation de l'objet manuscrit (P4 = Paris, Arsenal 97) rend davantage présent son possesseur : celui du manuscrit P4 (Paris, Arsenal 97) enrichissait peu à peu son savoir en copiant les nouvelles interprétations de noms bibliques qu'il récoltait sur des pièces de parchemin, ensuite cousues sur les feuillets. On pressent, à parcourir le livre dont on apprécie déjà les multiples ressources immédiates, combien il sera aussi efficace de l'interroger quand il deviendra accessible sur internet dans quelques années grâce à la mise en ligne avec mur mobile de la collection des Documets-Etudes-Répertoires par Persée, pour y retrouver la trace des petites phrases et autres formules anonymes sur lesquelles butent généralement les lecteurs d'aujourd'hui, alors qu'elles faisaient sans doute partie de la culture commune des utilisateurs d'autrefois.

Parmi les œuvres représentées, la production écrite des moines cisterciens se taille une belle place, et on apprécie de la voir s'ouvrir à des auteurs moins fameux que Bernard de Clairvaux. Ils s'illustrent entre autres dans l'hagiographie, que ce soit le célèbre Grand Légendier de Clairvaux de la fin du XII^e siècle en dix volumes dont huit conservés – il a déjà suscité un examen renouvelé, publié par Cécile Lanéry qui est aussi l'auteur de la notice de cette série Q 68-77 – ou les modestes livrets anonymes contenant des Vies de saints récents ou méconnus ; dans les opuscules mariaux ; et sans doute, dans des dossiers de textes qui sont ici révélés et attendent encore leur historien.

Il est difficile de déduire des très nombreux manuscrits de sermons modèles que décrit le catalogue l'usage qui a pu en être fait, et à l'intention de quel public. Mais dans un manuscrit au moins (O 46 = Troyes 1776) subsiste la trace de 158 sermons de cisterciens révélant un environnement parisien, ce qui oriente vers une prédication pour la communauté du collège Saint-Bernard. Inversement ce catalogue est une mine pour qui s'intéresse à la circulation des œuvres et à leur réception dans des milieux autres que celui de leur production. La présence d'auteurs mendians est attendue sans doute, dans cette tranche de la bibliothèque réservée aux ouvrages de pastorale. Elle n'en demeure pas moins impressionnante. On compte ainsi neuf exemplaires conservés de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (tandis que Cîteaux n'en possédait que trois dans sa bibliothèque), copiés dans les mêmes années et sous une forme textuelle standardisée, dans des volumes que leur format rendait aisément transportables. Quatre exemplaires du *De proprietatibus rerum* du franciscain Barthélemy l'Anglais (sur les sept mentionnés dans le catalogue) sont aussi conservés, et leur classement au début de la lettre Q les rapproche de la littérature pastorale, venant conforter l'hypothèse qu'on y recherchait un enseignement moral plus qu'un savoir scientifique.

Les richesses accumulées à la faveur du travail extrêmement rigoureux et précis des auteurs de notices doivent désormais retenir impérativement l'attention des chercheurs, qui trouveront grâce à ces descriptions de nouveaux témoins d'œuvres connues, mais aussi de beaucoup de textes jusqu'à présent inconnus, spécialement dans les recueils où foisonnent les textes brefs et dans les miscellanées qui sont autant de petits trésors à exploiter. C'est tout un pan insoupçonné de la culture des moines qui est ainsi rendu accessible, avec la garantie de pouvoir exploiter avec sûreté des données passées au crible d'une érudition parfaitement maîtrisée, qui fait honneur à l'IRHT. »

Nicole BERIOU



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, en hommage du directeur de la collection, Michel Lauwers, l'ouvrage de Laurent RIPART intitulé « *Les déserts de l'Occident. Genèse des lieux monastiques dans le Sud-Est de la Gaule (fin IV^e-milieu VI^e siècle)* », Turnhout, Brepols, 2021 (Collection d'études médiévales de Nice, vol. 18), 541 p.

Nos connaissances sur les implantations monastiques et leur devenir dans le Sud-Est de la Gaule entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge ont été profondément renouvelées, dans les dernières décennies, par les recherches d'une nouvelle génération d'historiens qui n'appartaient pas au milieu monastique et par les apports de l'archéologie, entre autres à Lérins où les fouilles ont récemment révélé les traits originaux du monachisme insulaire. Laurent Ripart en a tiré parti pour écrire une nouvelle synthèse historique de premier ordre, qui vient à son heure après beaucoup d'études parcellaires. Elle est appelée à s'imposer comme un ouvrage de

référence, une cinquantaine d'années après la publication du livre de Friedrich Prinz¹ qui s'était attaché à distinguer dans l'histoire des débuts du monachisme en France les deux courants aquitain et rhodanien (1965).

Au pont de départ, l'auteur récuse clairement, comme d'autres avant lui, la reconstruction linéaire de l'histoire des premiers siècles du monachisme en Occident, orientée vers le triomphe inéluctable de la règle bénédictine sous les Carolingiens, au profit d'une forte conscience de la diversité extrême des expériences monastiques dans l'Antiquité tardive, au point qu'il est alors difficile de définir le mot « moine » de manière univoque. En revanche, il faut tenir compte, observe-t-il à la suite de F. Prinz, des environnements régionaux qui ont partout imprimé leur marque et déterminé l'espace dans lequel a fonctionné la circulation des textes. La recherche est circonscrite dans le temps (V^e- début VI^e s.) et dans l'espace (Provence, vallée du Rhône, massif du Jura). Tout en observant la variété des cas particuliers, elle s'attache à mettre en lumière l'influence diffuse des grands maîtres provençaux de la première moitié du V^e s. (dont Jean Cassien), eux-mêmes tributaires de la tradition, pour eux essentielle, des Pères du désert d'Egypte. La reconnaissance de l'excellence de leurs enseignements amenait ces auteurs à s'inspirer avec humilité de leurs principes de vie, avec l'idée maîtresse « de faire que leurs monastères deviennent des déserts ». L'originalité des monastères de cette région est alors qu'à la rupture sociale inhérente à l'état monastique s'ajoute une rupture spatiale, afin de les soustraire à l'espace profane pour permettre aux moines d'embrasser totalement l'idéal ascétique. A terme, cette innovation du monastère conçu comme un espace sacré, largement étendue au monachisme occidental, conduira à la définition de priviléges comme les immunités et les

¹ F. Prinz, *Frühes Mönchtum im Frankenreich. Kultur und Gesellschaft in Gallien, den Rheinlanden und Bayern am Beispiel der monastischen Entwicklung (4. bis 8. Jahrhundert)*, Munich, 1965.

exemptions, eux aussi conçus en référence à un tel espace. L'île-monastère est le paradigme premier de cette séparation, bientôt relayé, au tournant des V^e et VI^e siècles, par une exploitation massive du lexique latin du désert et des représentations imaginaires de ce même désert véhiculées par la littérature spirituelle.

Le livre, construit sur la base d'une approche chronologique rigoureuse, appuyé sur un large éventail de sources épigraphiques, archéologiques et littéraires (hagiographie, traités spirituels, sermons) et sur une bibliographie imposante (64 p.), utilise aussi l'illustration à bon escient (27 figures). Il s'arrête dans un premier temps sur les éléments fondateurs de la conception symbolique du désert telle qu'elle est perceptible à la fin du IV^e siècle dans les discours (surtout les lettres de Jérôme), et dans les pratiques (surtout dans l'archipel toscan), qui sont examinés en tant que sources d'inspiration. Puis l'étude aborde le V^e siècle, au cours duquel ces monastères s'affirment comme des pépinières des élites ecclésiastiques. Le focus est placé successivement sur les sites des îles d'Hyères et de Lérins, puis sur les fondations de la vallée rhodanienne, en milieu urbain ou suburbain (Marseille, Lyon, Vienne et Arles). La dernière partie considère la fin du V^e et le début du VI^e siècle, pour mettre en évidence la circulation élargie de l'apport du monachisme insulaire et rhodanien en même temps que les transformations de la vie monastique. Celle-ci demeure fortement tributaire de cet apport. Il est reçu aussi bien dans les forêts du Jura, comme l'atteste la *Vie des Pères du Jura*, que dans le monastère d'Agaune en Valais, première fondation royale en Occident, due au roi burgonde Sigismond en 515. Il est par ailleurs transplanté en milieu féminin par l'intermédiaire de la *Regula virginum* rédigée par Césaire d'Arles au premier tiers du VI^e siècle, à destination d'un monastère de vierges cloîtrées fondé par lui-même dans sa cité épiscopale.

En arrière-plan du travail de l'auteur, il faut signaler la richesse intellectuelle de son expérience de la recherche historique, toujours menée au plus près des sources, avec une grande largeur de vue dans les questionnements. Après s'être imposé comme un spécialiste du royaume de Bourgogne et de l'histoire des Etats de Savoie, et après avoir souvent rencontré les moines dans ses recherches, en tant que détenteurs de la production de l'écrit, ce qui leur donnait une place majeure dans l'histoire des pouvoirs, c'est seulement à partir de 2016 qu'il a pris à bras le corps l'histoire monastique, délibérément inscrite dans un temps et un espace délimités, sur le conseil et avec l'aide de Michel Lauwers. De ce qui fut d'abord un mémoire en vue de l'habilitation à diriger des recherches, obtenue en 2019, a résulté un livre à la tonalité neuve et stimulante, à la fois ferme et nuancé, érudit et toujours limpide dans son écriture et ses démonstrations. Le projet global de discerner la place du religieux dans la structuration de la société et des pouvoirs s'y s'allie parfaitement à l'exigence de restituer aussi précisément que possible, grâce à la critique rigoureuse des sources, la chronologie, la géographie et la topographie monastiques tout comme la nourriture spirituelle apportée par les textes aux moines qui les lisraient. Tout ce qui y est écrit ne sera sans doute pas définitif, mais tel est le propre des grands livres, remplis de découvertes qui suscitent de nouveaux questionnements suivis d'ajustements – ici, par exemple, sur l'influence des réseaux monastiques, leur impact et ses limites, ou encore sur l'évolution des modèles de sainteté ascétique, voire, plus généralement, sur la conception même de l'ascétisme. »